

VICTOR HUGO OU LE LADRE SORDIDE (1802-1885)

De 1838 jusqu'à sa mort en 1885, Victor Hugo vécut continûment dans une opulence certaine; sa fortune passa graduellement en effet de 300.000 francs-or à presque un million; c'était surtout des rentes que lui rapportaient ses placements bancaires que vivait notre illustre poète qui n'avait jamais touché à son capital soigneusement placé.

Ses rentes annuelles étaient évaluées à 40.000 francs bon an mal an; elles assuraient largement toutes ses dépenses et celles de sa famille. Grâce à cette fortune patiemment amassée suite à ses droits d'auteur, à ses titres "nobiliaires" (de baron et de vicomte), à ses pensions royales, à ses relations de pair de France et d'académicien, il était considéré comme l'un des Français les plus illustres et un bourgeois très aisé. Malgré cette fortune que lui enviaient bien des personnages politiques influents et malgré sa notoriété de grand écrivain et poète, il vécut exactement comme un miséreux, comme un pauvre hère pour ne pas dire comme un mendiant; l'argent n'avait pourtant jamais cessé de rentrer à flot dans son escarcelle; il songeait plus à le convertir en actions qu'à préserver sa dignité d'homme et de grand poète.

Il continuait à ne pas allumer de feu dans son bureau de travail à Paris ou à Guernesey, à travailler emmitouflé dans sa pelisse élimée, à porter des paletots râpés et des chapeaux usés; à la Chambre des Pairs il allait à pied "quelquefois avec des bottes qui prenaient l'eau". A la fin du mois de décembre 1851, il alla rendre visite au ministre belge de l'Intérieur; a priori il s'agissait d'une visite de courtoisie; il fut donc reçu avec une cordialité toute chaleureuse; Hugo n'oublia pas de se plaindre cependant de "son grand dénuement dans l'exil"; ainsi fit-il comprendre à son éminent interlocuteur qu'il frôlait la misère noire alors qu'il roulait sur l'or et qu'il était probablement plus aisé que le ministre en question; à cette date, n'avait-il pas à son actif en banque plus de 300.000 francs? Ses larmoiements fallacieux touchèrent évidemment Monsieur Charles Rogier qui crut de son devoir de lui offrir...3 chemises neuves que le grand poète s'empressa d'accepter en remerciant chaleureusement le donateur charitable.

Sans nul scrupule d'ailleurs, il acceptait les cadeaux que lui offraient certaines dames du monde de ses maîtresses comme Madame de Genettes ou Louise Collet ou la vicomtesse du Vallon... Quand il émigra en Belgique au tout début au mois de janvier 1852, il descendit dans un établissement pouilleux (au sens propre) que ne fréquentaient que des hères frappés d'impécuniosité incurable; notre poète était pourtant vicomte, "Immortel", pair de France, familier des rois Louis XVIII, Charles X et Louis Philippe, ami du duc

d'Orléans, du duc d'Aumales, du maréchal Bugeaud [ces quatre derniers avaient joué un rôle décisif dans la colonisation de l'Algérie; le fameux Hugo, Hugo l'éclairé, l'auteur des Misérables les y encourageait naturellement], des grands dignitaires de la Monarchie de Juillet; il était aussi ex-député et bourgeois opulent; malgré tous ces titres, malgré sa situation pécuniaire on ne peut plus enviée et enviable, le fameux poète choisit de dormir "dans une chambre sans feu en ce janvier glacial de 1852, sur un lit de sangle grand comme la main".

A sa femme Adèle restée à Paris afin de mettre les choses au point et leurs affaires il écrivait des lettres aux propos misérabilistes: "je suis ruiné, je suis ruiné..." ne cessait-il d'écrire et de réécrire dans le but évident de l'inciter à plus d'économie comme si elle était par trop dépensière. En 1852, il choisit momentanément l'île de Jersey "parce qu'on y vit à bon marché". A Guernesey, à Hauteville House, les Hugo ne boivent point de vin car "il est trop cher"; en revanche on boit de la bière en raison de son prix modique; cette boisson était pourtant infecte puisqu'au maître elle causait des ballonnements d'estomac; qu'importe!

Son fils Charles voulut paraître à son avantage aux yeux de sa jeune et belle maîtresse Alice Ozy; voilà que son père lui faisait porter ses vieux habits aussi usés que démodés; aussi vint-il naturellement à désirer un costume neuf et des chemises blanches; "dépenses inutiles, extravagantes, ruineuses..." pour notre poète génial qui finit par condescendre aux vœux de son fils [dont il séduira la maîtresse...] "à condition que celui-ci renonce à sa portion de viande pour compenser les frais de blanchissage".

Ce fut un "étrange socialiste" qui dénigrait le capitalisme et ne se privait pas d'en cueillir les fruits combien juteux...

Notre poète doit être vraiment pris en pitié: il avait amassé une belle fortune et pourtant vécu exactement comme un misérable toujours près de ses francs, toujours obnubilé par ses francs, toujours absorbé à compter ses francs, à palper ses francs, à renifler ses francs et à en jouir "de loin" de les savoir solidement arrimés au fin fond de sa banque inexpugnable; je ne peux m'empêcher de penser au misérable Harpagon et au 1er péché capital qu'est l'avarice, cette tare réprouvée et condamnée à la fois par l'Eglise, par l'islam et par toutes les éthiques à travers l'histoire humaine. Misérable Victor Hugo; dans mon enfance, à l'école franco-arabe je croyais qu'il était magnanime, généreux et doté d'une grandeur d'âme certaine; il n'en était rien; son âme était étriquée par son avarice sordide; son âme était étiolée par sa laderie combien honnie et combien avilissante; il est certain que lorsqu'on est frappé d'une tare aussi invétérée qu'incurable on ne peut jamais être grand quoi qu'on en dise et malgré toutes les

distinctions dont on peut être gratifié; non, Victor Hugo était un être minable, petit et rabougri; il avait essentiellement pensé à amasser pécule sur pécule sa vie durant, à garnir son escarcelle, à approvisionner son compte en banque; il n'en avait point profité comme il se devait ni fait profiter les siens et encore moins ces "Misérables"[au sujet desquels il écrivit son Livre] qu'il n'avait jamais cessé de côtoyer à Paris, à Bruxelles, à Jersey, à Guernesey, en Bretagne, en Espagne; pour comble d'ignominie il en avait exploité la pauvreté, la misère et même l'indigence; voilà aussi une autre abomination perpétrée par notre poète de génie, génie méphistophélique; en effet, comment appelle-t-on quelqu'un qui tire un profit bassement égoïste de la faiblesse de ses semblables? Quant à moi, j'estime qu'il avait agi comme Méphistophélès ou comme Iblîs condamné par le Coran et les Justes; Victor Hugo fut un homme d'une perversité toute diabolique; rares étaient les hommes qui s'étaient adonnés à la luxure avec autant de bestialité et de rage furieuse que notre poète divinisé, couché au Panthéon auprès de ses semblables dont j'affirme qu'il les avait surpassés sur le plan de la fornication poussée à ses limites extrêmes.

Il profitait de la misère de ses bonnes à peine lettrées pour les dépuceler; il les harcelait, il les harcelait jusqu'à ce qu'il arrive à ses desseins...Cela est une autre histoire certainement plus sordide que son avarice; quand je pense qu'il exploitait l'indigence de toutes les Cosette de ses Misérables, je sens que j'ai vraiment la berlue; on nous l'avait présenté sous les traits d'un poète de grand cœur et d'âme élevée; il n'en fut rien; on s'était simplement moqué de nous; par ailleurs, il avait toujours rampé devant les trônes et les sceptres de ses rois et maîtres; il s'agit là aussi d'une autre histoire encore plus sordide; que j'étais naïf de croire qu'un jour je lui ressemblerais! Je l'ai bien dépassé en nombre de vers, puisque j'en ai écrit trois fois plus que lui; sur les autres plans, je déclare que je suis entièrement à ses antipodes; je ne ressemblerai jamais à ce monstre qu'on veut nous présenter comme un humaniste mû par des élans tout angéliques...

Paris, café Saint-Séverin, 38, rue de la Huchette, le 23 février 2012